

Entretien avec André Turpin

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, numéro 1, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gravel, J.-P. (2002). Entretien avec André Turpin. *Ciné-Bulles*, 20(1), 4–7.

«Un crabe dans la tête
est vraiment une critique de l'homme
québécois de ma génération.» André Turpin

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Quand il travaille à titre de directeur de la photographie auprès de réalisateurs comme Denis Villeneuve, Arto Paragamian ou sa conjointe Louise Archambault, André Turpin dit vouloir se conformer autant que possible à leurs exigences. Pourtant, la touche esthétique de leurs films lui doit sans doute beaucoup. Et les films de Turpin, en retour, doivent certainement quelque chose aux interrogations des films de l'ostentatoirement nommée génération X, qui a fait le bonheur d'un cinéma porté parfois à se complaire dans une déprime bon chic bon genre. Le «jeune» du cinéma québécois des années 1990 a gardé, déprime comprise, quelque chose d'un icône paradoxalement lisse et intouchable, à la fois «hyper-branché» (médias, cellulaires et *tutti quanti* aidant) et complètement «déconnecté» (de lui-même et des autres). Bref, un personnage semblable à Alex (anti-héros d'**Un crabe dans la tête**), ce photographe sous-marin qui, à la suite d'un accident, doit retourner contre son gré à Montréal et affronter, éventuellement, les retombées terribles de son compulsif désir de plaire. Or, en maintenant une distance envers lui qui a parfois le ton de la satire cruelle, joyeusement cathartique, Turpin signe peut-être le premier film québécois étiqueté «génération X» (génération qui, aujourd'hui, habite souvent, surtout dans ces films, des appartements hors de prix, possède un ordinateur et un téléphone cellulaire) à se réclamer d'une ironie totale. Un parti pris qui lui a fait surmonter la classique «épreuve du deuxième film», et qui répond, à la fascination complaisante d'un Charles Binamé par exemple, par un grand rire méchant.

Ciné-Bulles: Les films auxquels tu travailles comme directeur de la photographie, les histoires qui se passent pendant le tournage, est-ce que cela t'inspire?

André Turpin: Sur le plan narratif, c'est possible, comme la vie nourrit ce que l'on fait. Mais j'ai jamais pensé à cela. Au contraire, on cherche toujours à être original. J'aurais peur de me faire dire que j'ai copié. Mais forcément il y a des choses qui se croisent, parce que je fréquente des gens de ma génération qui font un travail semblable... Par exemple, j'ai tourné deux films avec ma conjointe, Louise Archambault, qui a fait **Atomic Saké** et qui vient de terminer un film qui s'appellera probablement **Mensonges**, et pendant ce travail, on est si proches — on révisé mutuellement nos scénarios, elle a fait des costumes sur mes films, j'ai fait de la direction photo et des photographies de plateau sur les siens — que je ne peux pas croire qu'il n'y a pas une influence là-dedans. Mais à part cela.... Quand je travaille à la direction photo d'un film, je n'ai pas un rapport si intime avec le scénario. Je le lis souvent et beaucoup avant le tournage, et j'en discute aussi, mais pendant... À force de l'envisager en termes de découpage, de déplacements, d'éclairages, j'avoue que je ne prends conscience du scénario que durant le *blocking* de la scène, quand le réalisateur met tout en place et fait répéter les comédiens avant la journée de tournage, et au montage. Et encore, au visionnement du montage, on s'aperçoit comment on a oublié, par exemple, les intentions dramatiques de chaque scène...

Ciné-Bulles: Évidemment, on ne voit jamais le film comme un spectateur qui n'a pas assisté au tournage et ne s'est pas confronté aux problèmes techniques.

Filmographie
d'André Turpin:

- 1987: **Comme hier matin** (cm)
- 1988: **Matières et contrepoints** (cm)
- 1989: **Piedra En El Camino** (cm)
- 1992: **Give It Away** (cm, coréalisé avec Jean-François Rivest)
- 1995: **Zigrail**
- 1996: **Cosmos** (coréal.)
- 2001: **Un crabe dans la tête**

André Turpin: C'est pourquoi je suis incapable de dire au réalisateur ce que je pense de son film, jamais. J'ai eu cet échange avec Denis Villeneuve récemment quand il a visionné **Un crabe...** Après avoir parlé très longtemps du film avec lui, il m'a demandé ce que je pensais de **Maelström**: «Tu ne me l'as jamais dit...», et honnêtement, je ne pouvais pas répondre. J'apprécie son film, comme **Un 32 août sur terre** et **Cosmos**, à bien des égards, mais je visionne ces films-là en directeur de la photographie: je les vois comme un *slide-show*, comme des photos juxtaposées, avec tout le contexte de tournage que je ne peux pas oublier.

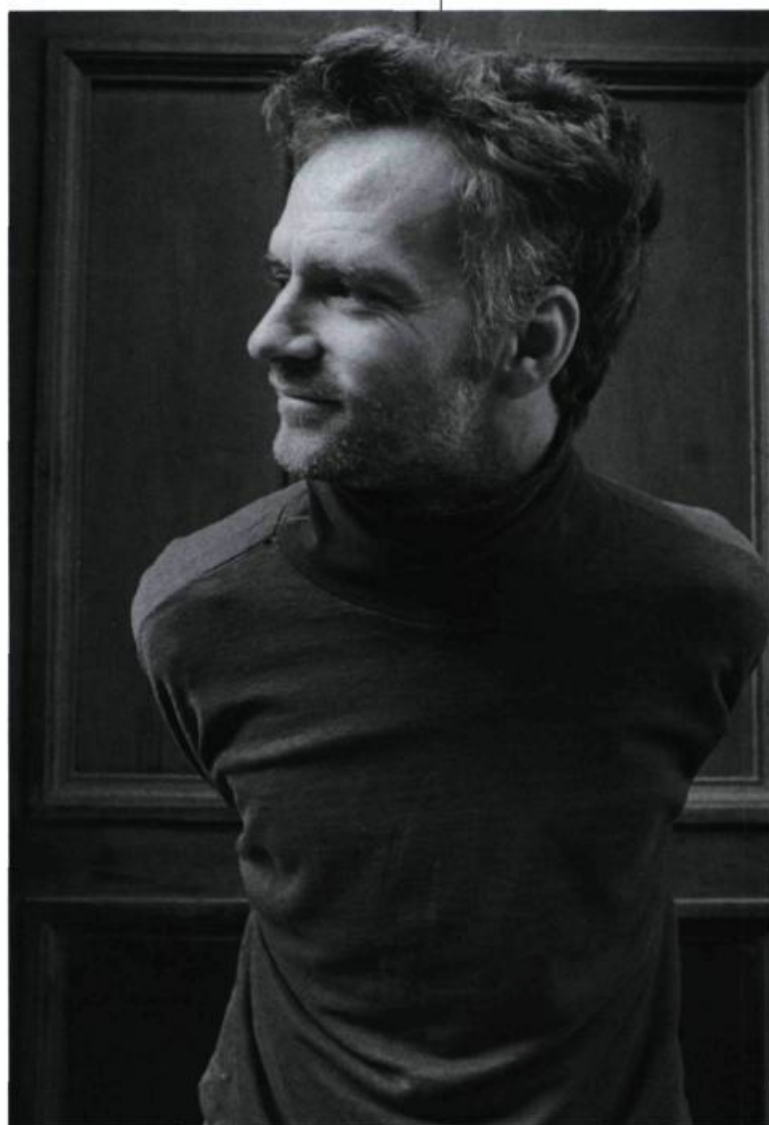
Ciné-Bulles: *Lui qui ne travaille pas sur tes films peut donc mieux t'en parler que toi des siens.*

André Turpin: Oui. Il faut ajouter à cela qu'un réalisateur, en principe, est quelqu'un qui doit posséder un caractère assez fort pour avoir une poigne sur toute l'équipe, sans compter les subventionneurs, qu'il doit convaincre, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. Mon respect pour ce tempérament-là fait en sorte qu'en travaillant comme directeur de la photographie je deviens volontairement leur esclave. Je ne remettrais jamais leur film en question. Je peux donner mon opinion, proposer diverses manières de tourner un plan par exemple, mais tout ce que je demande dans ce temps-là est une réponse. Que son choix soit une erreur ou pas, ce n'est pas à moi d'en juger. Il faut donner une confiance aveugle.

Ciné-Bulles: *Je reviens sur ma question de tout à l'heure, à savoir si tes expériences sur les tournages des autres, et leurs films, nourrissent ton travail. Cela doit être le cas, car il demeure très proche d'une génération précise de cinéastes qui sont encore les porte-parole de ce que j'appellerais une «trentaine errante», dont le héros d'**Un crabe dans la tête**, totalement incohérent, épouvanté par l'engagement, et constamment en fuite, semble être une sorte de caricature. Une caricature de bien des personnages qui figurent dans le nouveau cinéma québécois. L'amour des grands espaces, l'attrance du vide, le désir de se perdre trouvent comme leur point culminant en David La Haye, en plus de certaines rimes visuelles...: le paysage arctique qui clôt le **Crabe** et le désert de sel d'**Un 32 août sur terre**, par exemple. En mettant tous ces films-là ensemble, de **Cosmos** aux films de Villeneuve, en passant, avec réserves, par certains films de Binamé, et à **Zigrail** et au **Crabe** aujourd'hui, on obtient comme un portrait-robot démographique: celui d'un jeune homme dans la trentaine, incapable de s'accrocher, qui fuit, et qui a une psychologie extrêmement plastique.*

André Turpin: Tout à fait. D'ailleurs, à la différence de bien des films québécois le portrait démographique m'apparaît clair, mais la référence à d'autres films, ou d'autres personnages de films, demeure non seulement inconsciente, mais non désirée. Contrairement à d'autres personnages québécois, un peu perdus, qui se cherchent, etc. — thème récurrent — la différence que j'ai voulu faire ici, c'est non pas donner cette inconsistance comme une caractéristique de base à un personnage qui vit une aventure autre, mais que cela soit la caractéristique primordiale, et que le film se fasse là-dessus.

Maintenant, il est vrai qu'à mes moments creux durant le tournage j'en venais à me dire, sur un air de reproche, que certains personnages urbains et caricaturaux du film me faisaient penser à



André Turpin (Photo: Catherine Du Montet)

d'autres films québécois que je n'aimais pas particulièrement. Disons qu'il y a des excès caricaturaux dans le film que j'aime bien, d'autres moins.

Cela dit, la référence au personnage est très juste, du côté de l'analyse sociale, psychologique, émotive, de ce que j'haïss dans le Québécois... En fait, de ce que j'haïss dans le Canadien aussi. Il m'arrive même de penser que le personnage est encore plus Canadien que Québécois, dans sa

faiblesse, son côté *yes-man*, qui n'arrive pas à défendre ses idées, un faible disant oui à tout le monde et qui ne peut prendre en main sa vie. C'est vraiment une critique de l'homme québécois — pas la femme — de ma génération, et qui commence à changer maintenant, à prendre un peu plus de maturité, de tonus. Ce personnage d'homme québécois, dont je fais partie aussi, j'ai pu le regarder avec recul. En fait, je pense que tous les premiers films sont des films de cinéastes qui parlent de ce qu'ils vivent dans le moment. Le côté autobiographique... Cela peut être leur force comme leur faiblesse, car on n'aime pas toujours voir les gens se livrer autant sans pudeur. Les premiers films le font souvent. Alors que l'intérêt du deuxième film, pour moi, cela a été de prendre une distance avec le personnage. Le film est une caricature de moi, et mes amis, de qui j'étais quand j'avais 25 ans. Comme j'aime à penser qu'aujourd'hui je me suis davantage pris en main, cela m'a permis de rire, d'être cynique envers lui, ce que j'ai bien apprécié!



Ciné-Bulles: *Qu'a pensé David La Haye du rôle que tu lui as offert ici? La promiscuité de son personnage ne se rapproche-t-elle pas de sa réputation, disons, cavaleuse?*

André Turpin: En fait, le rôle a été écrit avant que je sache qu'il allait le jouer. Ce n'était donc pas vraiment «pour» lui. Il faudrait lui en parler, car lui dit que le personnage ne lui ressemble pas du tout, que c'est une composition qui va entièrement à l'encontre de ce qu'il est. Je ne le connais pas beaucoup même si, comme tout le monde, j'étais au courant de sa réputation. Je sais surtout que, sur un plateau, c'est un acteur d'un sérieux impressionnant. Quand il est en tournage, il ne boit pas, ne fume pas, ne *cruise* pas: il fait des exercices, il mange des pâtes, il ne fait rien d'autre que lire son texte, préparer et répéter ses scènes, en ajoutant des variantes. En fait, il voulait tellement être bon qu'il lui arrivait de demander plus de prises alors que je savais que la troisième était bonne, ce qui peut être énervant quand on sait que le temps de tournage est compté. Mais notre relation de travail, bien que corsée, a



Des excès caricaturaux?
(Photos: Louise Archambault)

été bonne. Quant au reste, il faudrait voir comment il est vraiment, à part être un homme à femmes, ce qu'il avoue être depuis toujours... Je sais en tout cas qu'avec moi, contrairement à son personnage, il était capable de se battre pour ses idées.

Ciné-Bulles: *Et vos points de vue se complétaient?*

André Turpin: Oui. Sauf au début, où lui voyait son personnage comme un gars *cool*, dans son accoutrement, son attitude, alors que je le voyais plutôt comme un gars faible. Finalement, il a

complètement adhéré et apporté beaucoup de choses en improvisation, notamment de l'humour, car il a un grand sens du *timing*. Dommage qu'on ne l'emploie pas davantage pour des rôles comiques.

Ciné-Bulles: *Ce rôle semble être une sorte de somme: comme la logique de son personnage veut qu'il imite tous ceux qu'il rencontre, le registre finalement couvert s'avère assez large...*

André Turpin: C'est un caméléon, de ce côté cela lui permet effectivement de s'étaler sur différents rôles.

Ciné-Bulles: *Difficile d'imaginer quelqu'un d'autre à sa place.*

André Turpin: Pourtant, durant le *casting*, il y avait trois candidats. Les deux autres avaient, durant les tests, quelque chose de plus innocent, de moins calculateur, moins conscient de leur comportement. David, lui, a beaucoup joué sur le fait que son personnage, s'il n'est pas conscient de son comportement au début du film, finit par le devenir. C'est là que l'image du crabe dans la tête est importante pour moi: elle exprime ce moment où, alors qu'on veut dire non à quelqu'un depuis longtemps, le jour où l'on arrive devant lui, on dit «oui» quand même. C'est le moment où tu sais parfaitement que tu veux dire non et que c'est le «oui» qui sort, comme si quelque chose te dévorait le cerveau... David avait compris ce trouble intérieur de quelqu'un qui prend conscience de son comportement infantin.

Ciné-Bulles: *En effet, j'ai tendance à croire que la plupart des autres films offrent un point de vue qui, s'il n'est pas totalement intériorisé, est rarement aussi critique.*

André Turpin: Et cela a été pour moi un processus vraiment agréable, quelque chose de savoureux à faire. À l'inverse, **Zigraïl** était un film centré sur l'improvisation narrative, avec l'ambition de reconstruire l'idée au montage. Si bien que, quand je l'ai vu terminé, à un moment je me suis mis à pleurer, complètement bouleversé, parce qu'il était un *reflet précis de ma vie à ce moment*. J'étais si ancré dans le film que je ne pouvais pas du tout avoir cette distance critique pour rire de lui.

Mais maintenant, il est certain que cette approche, être vache avec son personnage, a ses limites. Je ne crois pas qu'on puisse transporter émotivement son spectateur avec une telle approche. On peut juste se mettre dans la peau d'un analyste: rester à l'extérieur à le regarder s'enfoncer de plus en plus. Mais bon, plus il avance, moins on est touché par lui! C'est ce que je me demande aujourd'hui: si cela peut quand même toucher émotivement les spectateurs, ou non. J'espère en discuter avec le public, car les critiques ont un regard d'emblée beaucoup plus analytique... Mon impression est que la réponse va être partagée, selon les groupes d'âges notamment: le très jeune public, peut-être, appréciera le film à un niveau émotif; le public plus âgé le verra avec cette distance analytique.

Ciné-Bulles: *Qu'en est-il des réactions que tu as recueillies au Festival de Toronto, qui a choisi **Un crabe...** comme film d'ouverture de la section Perspective Canada. Y a-t-il eu dialogue avec le public?*

André Turpin: Oui, d'ailleurs pendant cette période de questions, personne n'est sorti. Mais vu le contexte, je ne peux pas dire si cela a été révélateur ou non. Il faudrait plutôt que ce soit moi qui interroge le public. Ou mieux qu'un ami discute incognito du film avec un spectateur et me rapporte la conversation... ■



«Comme si quelque chose te rongait le cerveau»: David La Haye sur le point de dire «oui».